Document généré le 24 avr. 2024 23:35

24 images

Le noyau chaud

Jean Chabot

Numéro 105, hiver 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24024ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Chabot, J. (2001). Compte rendu de [Le noyau chaud]. *24 images*, (105), 10–11.

Tous droits réservés © 24 images, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le noyau chaud

PAR JEAN CHABOT

On ne regarde pas vraiment les films. On ne s'arrête jamais à voir vraiment ce qui s'y trouve mis en jeu. De quoi parle le cinéma québécois, au détour de l'an 2000, au-delà des défauts et des qualités des films qui le constituent? Ne faisons pas la recension des thèmes abordés, ce serait trop facile — c'est à travers des images que le cinéma parle. Partons de celles-ci, par exemple.

Scènes de rues

Il est huit heures du soir rue Sainte-Catherine. Dans la foule, un jeune homme, que le scénario nous présente comme un écrivain, croise, sans la voir, une jeune femme avec qui il a eu des rapports sexuels à plusieurs reprises au cours des semaines précédentes. Elle non plus ne le voit pas. Dans le film qui raconte leur histoire, ***L'invention de l'amour***, elle joue le rôle d'une prostituée. Et, par les œuvres de ce client-là, elle est enceinte. Et elle le sait. Mais pas lui.

Et plus tard — ce pourrait être la même nuit —, on est dans le Vieux-Montréal, à l'heure où les derniers fêtards ont abandonné les rues. Sur un des quais, une jeune femme tente de pousser une auto dans le fleuve. Et, à sa grande surprise, elle n'y parvient pas: l'auto reste coincée. La jeune femme panique. Dans le film qui raconte son histoire, ***Maelström***, elle vient de tuer un homme, avec cette auto-là justement. Il traversait la rue. Le choc n'a duré qu'une fraction de seconde.

Et plus tard encore, dans des pièces si sombres qu'on pourrait être en pleine nuit blanche, un jeune homme ne comprend pas que la guerre des motards qui ensanglante la ville a peut-être une cause: une bande américaine s'est mis en tête de fusionner tous les groupes québécois et canadiens sous une même bannière, américaine évidemment. Les uns refusent, les autres se chargent d'accélérer le processus. Dans le film qui raconte son histoire, ***Hochelaga***, le jeune homme découvrira trop tard qu'il risque fort de faire les frais de cet affrontement-là. Il se tient en embuscade à la porte d'un bar, prêt à descendre un homme qui va sortir dans la rue, dans quelques instants. Il attend.

Et pendant que, dans la salle, la même attente s'installe, on ne peut faire autrement que de penser: mais quels sont donc les échos que ces images-là réveillent?

On se rend compte ainsi qu'au-delà des différences qui existent entre chacun de ces films, il n'en reste pas moins que leurs personnages entretiennent des rapports assez similaires avec l'espace collectif québécois, c'est-à-dire avec le lieu commun.

Pour des raisons diverses, cet espace-là donne l'impression de leur être, à chacun, parfaitement inconfortable et totalement indifférent.

Une auto dans le fleuve

Pour le jeune écrivain de ***L'invention de l'amour***, l'espace collectif est placé sous le signe du manque, depuis qu'une jeune néo-Québécoise d'origine grecque l'a précipité dans un désamour violent, ce qui n'est pas sans évoquer les déclarations de l'ex-premier ministre Parizeau à la suite du référendum de 1995. Significativement, il va s'agir, à partir de là, d'un écrivain qui n'écrit plus, pour qui l'écriture a cessé de correspondre à une possible communication. En fait, il n'a plus rien à dire à qui que ce soit. Même sa bonne réputation locale, dont témoigne la page couverture d'un journal local, n'a pas la moindre importance pour lui. Son livre, il ne l'avait écrit que pour une seule lectrice, qui semble ne l'avoir parcouru que d'une manière assez tiède. Il ne s'en remet pas. S'il a d'autres lecteurs, on dirait que c'est dans le vide, sans le moindre espoir d'un retour qui puisse venir

Hochelaga et ***Maelström***, deux films qui se font écho par l'inconfort et l'indifférence de leurs personnages face à l'espace collectif québécois.